Document généré le 12 oct. 2024 05:43

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Les Correspondances d'Eastman. Au fil des cafés littéraires

Lise Blouin

Numéro 136, hiver 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/62314ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Blouin, L. (2009). Compte rendu de [Les Correspondances d'Eastman. Au fil des cafés littéraires]. *Lettres québécoises*, (136), 54–54.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LES CORRESPONDANCES D'EASTMAN

Au fil des cafés littéraires

Il nous a été donné, en ce merveilleux week-end des Correspondances d'Eastman (6 au 9 août 2009), d'entendre la rumeur des Amériques. Le souffle de Marie-Claire Blais, l'ouverture sur le monde de tous les écrivaines et écrivains présents ont porté vers l'espoir tous ceux venus les entendre.

À travers les ateliers offerts, certains plus bavards et parfois teintés d'érudition, d'autres plus intériorisés, nous avons eu le privilège d'entendre des voix qui disent haut et fort la présence de notre littérature en cette terre d'Amérique.

Le premier café littéraire, *Territoire créateur, paysage et états d'âme*, a posé d'emblée la question fondamentale de la littérature d'Amérique. Quelle place occupent nos origines amérindiennes dans le processus de création ? Pas de doute que les auteurs épris de cette question que sont Louis Hamelin, Serge Bouchard et Jean-François Létourneau ont lancé la présente édition des Correspondances sur une réalité qu'on ne peut esquiver.

Difficile de trouver un point commun aux auteurs de l'atelier *Espace de rêve et de changement*. Annick Charlebois, auteure de la relève, a donné à voir une Amérique qui se définit grâce au regard étonné de l'autre qui la découvre. Nicolas Dickner a rêvé depuis tout jeune, tel un découvreur qui sait que l'Histoire n'est jamais tout écrite, de partir sur les routes et les mers d'un continent plus vaste que celui imaginé. Quant à Marc Lévy, son rêve a été alimenté par son père qui l'a conduit en Normandie dans ces cimetières de soldats canadiens. Sa fascination pour l'Amérique venait de s'allumer et n'est à ce jour pas encore assouvie. Certes, aux dires de ces écrivains, l'Amérique porte le rêve, qui appelle le changement.

Lors du café littéraire *Les grands négligés d'Amérique,* Serge Bouchard nous a fortement incités à relire les textes fondateurs de notre identité, tous empreints de racisme, qui ont en quelque sorte stigmatisé notre mémoire. Bernard Andrès a évoqué de grands oubliés de l'Histoire, ces conquérants francophones de l'Amérique, et les Amérindiens relégués au plus bas rang. Dany Laferrière a insisté sur l'importance de la parole pour transmettre l'Histoire. On n'évite pas toujours ici les poncifs et les raccourcis pour affirmer ses perceptions.

Le café littéraire du samedi, *Le pauvre monde : écriture et engagement*, s'est fait plus philosophique. Yvon Rivard, Nathalie Watteyne et François Hébert ont tenté de définir le rôle du poète. Ils ont beaucoup évoqué Gaston Miron, Saint-Denys Garneau, des poètes qui se sont dits « pauvres », descendants de « roches », ou d'autres aussi issus d'une génération souvent constituée de bûcherons incultes. Au poète de trouver un sens à la vie qui inéluctablement conduit à la mort, de traduire la réalité du « pauvre », de faire « descendre » sur lui la lumière. La réflexion s'est achevée autour de la mort de Michael Jackson, mort qui trouve des résonances auprès de poètes de la plus jeune génération, un morceau de leur identité qu'ils ne veulent pas renier. Quelle est la réelle pauvreté ? Un état à créer pour le poète.

Deux voix tout en nuances, qui cherchent à rendre les profondeurs de leurs sources d'inspiration respectives, Marie-Claire Blais et Catherine Mavrikakis, lors du café littéraire *Les États-Unis d'Amérique : terre d'espoir ou de désespoir.* Toutes les deux se veulent remplies d'espoir face à l'avènement de Barack Obama comme président. Le monde américain est porteur d'espoir, Marie-Claire Blais l'affirme à travers les voix multiples qu'elle fait entendre dans ses derniers romans, même à travers les plus sombres ; vivre, n'est-ce pas déjà tout l'émerveillement ? Alors que Catherine Mavrikakis est en quête d'une terre pour s'enraciner, fille d'émigrants qui ont davantage trouvé un ciel où inscrire leurs rêves qu'une terre en Amérique. Deux voix de l'intérieur, qui chuchotent et clament à la fois. Elles-mêmes lumières phares.

GAÉTANE DAUDELIN, MICHÈLE PLOMER ET ANDRÉ POULAIN À LA CHAMBRE SYLVESTRE POUR L'ACTIVITÉ DES « JARDINS RÉCITS » PRÉSENTÉE EN COLLABORATION AVEC L'ASSOCIATION DES AUTEURES ET DES AUTEURS DES CANTONS-DE-L'EST.

Le dernier café littéraire du dimanche matin nous a donné à entendre Madeleine Monette, Mélanie Gélinas et Michel Vézina à propos des *Routes, déroutes et dérapages de l'Amérique*. Tous les trois ont parlé de « voix ». Se tourner vers le présent pour assumer le territoire, de dire une Madeleine Monette tout en nuances ; refuser de croire que tout a été écrit et qu'il ne reste qu'à consommer l'Histoire, selon Mélanie Gélinas ; assumer ses origines, insiste Michel Vézina. L'ailleurs permet de trouver sa voix, de la rendre plus forte, détachée qu'elle est alors du territoire pour mieux le traduire. La littérature américaine est québécoise, affirment à l'unisson ces auteurs.

Les Correspondances d'Eastman sont à marquer d'une pierre blanche, tant l'événement de cette année a défini les voix de notre littérature comme un phare de l'Amérique. Une grande cuvée.

INFOCAPSULE

UN LIVRE POUR HARPER ?

Alors qu'on ne détient aucune preuve que le premier ministre Stephen Harper ait lu la moindre ligne des soixante-cinq livres (à l'heure où j'écris) que Yann Martel lui a envoyés, voici que Silvio Berlusconi, son homologue d'Italie, en remet en lui offrant une livre d'art doté d'une reliure marbrée valant plus de 460 000 $ lors de la rencontre du G8 cette année. N'est-ce pas un peu ironique qu'un premier ministre qui affirme que son livre préféré est le livre Guinness des records soit ainsi favorisé ? Qu'on se console : tout cadeau que reçoit un politicien qui excède 1 000 $ devient la propriété de l'État !